

	Le Gac Yves : Né le 15-08-1856 à Brest (Saint-Sauveur) ; 1880, prêtre et professeur chez les Jésuites, Brest ; étudiant à Paris ; 1884, aumônier de la marine ; 1908, retiré ; décédé le 4-02-1925 à Port-Louis. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1925 p. 223-224, 555-558.
--	--

M. Yves Le Gac, Aumônier de la Marine en retraite, décédé au Port-Louis (Morbihan), le 5 février 1925.

En voyant passer ce prêtre décoré, à barbiche blanche et lorgnon d'or, fortement appuyé sur sa canne, et toujours accompagné d'un énorme berger hollandais, on reconnaissait du premier coup le vieil aumônier de Marine.

M. l'abbé Le Gac était représentatif du corps auquel il avait longtemps appartenu et qui entre désormais dans l'histoire : il tenait par-dessus tout au rabat, à la prononciation française du latin, et se nommait avec un très fin sourire : « le dernier des gallicans ». Gallican, il ne l'était nullement : sans son allure bourgeoise d'officier en retraite, avec sa ponctualité de vieux savant, c'était un prêtre français. Doué d'un esprit facile, il aurait su être caustique : sa distinction native, la courtoisie de ses manières, son habitude de l'étiquette ne lui permettaient d'ordinaire que d'être aimablement malicieux ; et puis, extrêmement sensible, il était très délicat.

Yves Le Gac naquit à Brest-Recouvrance, le 15 Août 1856, d'une famille très honorablement connue dans ce faubourg. Son père était chef du service photographique de l'arsenal maritime.

L'enfant fit de fortes études au Petit Séminaire de Pont-Croix, puis, se destinant au sacerdoce, il entra au Séminaire de Quimper, d'où il sortit prêtre en 1880. Elève à Saint-Sulpice, puis à l'Institut Catholique de Paris, il eut avec M. Monier, supérieur de l'école des Carmes, les plus cordiales et filiales relations. Spécialisé dans les langues orientales, il étudiait l'hébreu et fréquentait à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes le cours d'assyrien professé par Arthur Amiaud.

Les prémices de son apostolat furent consacrées au collège de Notre-Dame de Bon-Secours à Brest, où il fut successivement maître d'étude et professeur.

Admis en 1884 dans les cadres de l'aumônerie maritime, il fit l'année suivante, sous les ordres du contre-amiral Amiot, la campagne de Madagascar, qui lui valut sa première médaille coloniale.

Pendant l'expédition du Tonkin, il effectua plusieurs traversées sur les transports-hôpitaux desservant cette colonie, dont il reçut également la médaille.

A son débarquement, il fut destiné à l'*Austerlitz*, école des mousses. C'est sur ce bâtiment qu'il fut « invité » à faire partie de l'État-major du contre-amiral Besnard, le futur ministre de la Marine, commandant la division navale d'Extrême-Orient : en effet, le jeune aumônier, dont la piété, le zèle, la distinction s'imposaient déjà, n'embarquerait plus qu'au choix. C'est donc encore une fois en

qualité d'aumônier de division qu'il quitta la France pour visiter les principaux ports de la Chine, de la Corée, de la Sibérie orientale et du Japon.

En 1893-95, il faisait partie de l'escadre de réserve, puis de l'escadre active de la Méditerranée, sous le vice-amiral de La Jaille, qui tint à emmener son aumônier, en changeant de commandement.

A la fin de 1898, il embarqua pour deux ans à bord de *l'Ipigénie*, école d'application des aspirants, et vit alors de nouveaux pays, l'Amérique, l'Afrique, le Levant... ; et en 1903-1905, nous le retrouvons comme aumônier du *Borda*, l'école des élèves-officiers de marine.

Entre temps, il desservit les hôpitaux de Brest et de Cherbourg : c'est à l'occasion d'une épidémie de fièvre typhoïde, pendant laquelle il fit preuve d'un grand dévouement, qu'il reçut, en 1898, la Croix de la Légion d'honneur. Un de ses chefs faisait ainsi son éloge : « Quel merveilleux auxiliaire l'abbé Le Gac se montre pour le médecin !

Il était attaché à l'hôpital du Port-Louis lors de la suppression des aumôniers de Marine en 1905 : il avait vingt et un ans de service, dont treize à la mer, et fut en conséquence admis à faire valoir ses droits à la retraite, il ne quitta pas sans peine « l'aumônerie de la Marine, où il a fourni une carrière très honorable à tous les points de vue, avec un esprit sacerdotal auquel ses confrères, comme les équipages, ont rendu hommage ».

« L'exercice de son ministère, les exigences de la vie de bord, les usages du service, pouvaient, à un quart d'heure d'intervalle, le transporter d'un groupe de matelots au carré des officiers supérieurs ou à la table de l'amiral : partout il était à sa place. Ici, réservé, attentif et discret ; là, amical, confiant et gai ; et là encore, se mettant au niveau des plus simples, sans jamais s'abaisser à la vulgarité, parlant breton à l'occasion, souriant, optimiste et toujours réconfortant ».

Son urbanité, sa cordialité, ses qualités d'esprit et de cœur, lui avaient gagné les sympathies de tous. Très fidèle en amitié, il garda dans la retraite l'amitié fidèle des « nombreux amiraux et capitaines de vaisseaux qui désirèrent l'avoir près d'eux au cours de leurs navigations..., des médecins généraux qui le connurent dans les hôpitaux, puis des multiples officiers de tous grades des corps navigant, dont il s'était fait l'ami, toujours, en même temps que souvent il devenait leur maître, — oh ! Sans le rechercher, — dans ces causeries charmantes, où la haute documentation historique et littéraire n'émanait que sous le voile de la plus grande modestie »

M. Le Gac se retira au Port-Louis, ne songeant nullement à prendre un repos pour lequel il se trouvait beaucoup trop jeune ; mais, de plus en plus fidèle à ses habitudes de régularité, à son austère sobriété, il consacra désormais tout son temps à l'étude des langues orientales qu'il n'avait cessé de cultiver durant ses loisirs de marin.

En effet, il collaborait à la *Zeitschrift für Assyriologie*, à laquelle il adressait notamment de Yokohama, en 1890, un article très remarqué. Quelque temps après, il recevait les palmes académiques.

Il édita en 1907 un volume « très utile » sur les « Inscriptions d'Assur Nasir Aplou III », comprenant les textes originaux d'après les estampages du musée britannique des monuments. « Esprit précis, strictement scientifique, écrit le P. Schell, Le Gac eût dans un milieu propice rendu de plus grands services à l'orientalisme ».

Sur la demande de René Doumic, de l'Académie Française, il fit en 1910 une série de conférences au Canada.

Après avoir été proposé pour un évêché du Midi, il fut désigné par le gouvernement comme attaché à la mission archéologique de Syrie pour le compte de l'Académie des Inscriptions. Son séjour à Beyrouth, de Décembre 1921 à Octobre 1922, fut écourté par la suppression des crédits.

C'est à son retour au Port-Louis qu'il entreprit la table générale des matières des vingt premiers volumes de la Revue d'Assyriologie, table qui est un vrai dépouillement analytique et qu'un connaisseur seul pouvait faire. Ce travail est, au dire du P. Schell, « un modèle du genre ».

Le samedi, dernier jour de Janvier, il y mettait le point final, et, revenant de jeter à la poste son manuscrit à l'adresse de l'éditeur, il disait avec satisfaction : « Je vais enfin pouvoir m'occuper de mes affaires ».

Le lendemain, sans un instant de déchéance intellectuelle, il était frappé brusquement de congestion cérébrale ; et, le mercredi 4 Février, il expirait, sans avoir repris connaissance.

Aux obsèques très simples, le directeur du service de santé du port de Lorient vint apporter l'hommage reconnaissant de tous les matelots, de tous les malades, de tous les médecins de la Marine française à leur vieil aumônier.

Et maintenant, couché à quelques pas de la mer bretonne, il attend la résurrection.

Qu'il repose en Paix !

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 1925, p. 555

